

Jacques Perrin
Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1645.

Né à Corces, le janvier 1620

Mort à Aix (Bouches du Rh.) le 25 janvier 1705

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Battarel : G. III, 477. 512.

G. IV, 227, 472 -

Cloyseault : Vies : G. III, 246 notice

" Meinologie, p. 295

Ricels : G. II, p. 31

Bougerel : G. I, p. 458

Adry : G. IV, 137. 138

Bonardi, p. 649

LE PÈRE

JACQUES PERRIN

(1620-1705)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — Son entrée à l'Oratoire. — Sa conduite dans la direction des Confrères, à Aix et à Lyon. — Ses avis pour ceux qui sortaient de leurs institutions. — Il est fait directeur de l'institution de Paris. — Ses austérités. — Son exactitude à son devoir et aux règlements. — Son amour pour Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Sa dévotion pour le saint sacrifice de la Messe. — Sa dévotion pour la sainte Vierge. — Son amour pour le travail. — Son esprit de pauvreté. — Sa patience. — Sa dernière maladie et sa mort.

La mémoire du P. Jacques Perrin doit être en singulière vénération dans la congrégation de l'Oratoire. Il a été directeur dans les trois établissements d'institution¹ pendant l'espace de quarante-sept ans, et il y a maintenant très peu de prêtres de l'Oratoire qui n'aient été élevés sous sa conduite. C'était un homme fort intérieur, mort aux créatures, toujours recueilli et appliqué à Dieu, d'une exactitude inviolable jusqu'aux moindres règlements, plein de douceur et de charité pour les confrères, compatissant à toutes leurs infirmités, pourvoyant à tous leurs besoins, veillant sur leur conduite avec un soin infatigable, zélé pour leur avancement dans la perfection de leur état, sachant toutes les règles de la plus solide

¹ Paris, Aix et Lyon.

spiritualité, parlant de Dieu avec une onction et une facilité inconcevables, sans scrupule, sans affectation et sans contrainte, humble envers tout le monde, patient dans ses maladies, mortifié dans ses repas, fervent dans ses prières et toujours égal à lui-même ; en un mot, un saint prêtre et un parfait directeur de son siècle. Il avait le front large, les yeux noirs et un peu enfoncés, le visage long, les joues maigres, le menton pointu et la taille un peu au-dessus de la médiocre ; il était d'un tempérament vif, aimant le travail et toujours prêt à rendre service à tout le monde.

Carcès ¹, dans le diocèse de Fréjus, éloigné d'une lieue de Notre-Dame-de-Grâces en Provence, fut le lieu de sa naissance. Il vint au monde au mois de janvier de l'an 1620, et entra dans l'Oratoire à l'âge de vingt-cinq ans, environ l'an 1645 ; c'est tout ce qu'on a pu savoir des premières années de sa vie ; car c'était une de ses maximes qu'il ne fallait jamais parler ni de soi-même ni de son pays. « La première chose, disait-il, que Dieu « demande d'une âme, quand il l'appelle à son service, « c'est d'oublier sa maison et celle de son père : *Oblivi-* « *scere domum tuam et domum patris tui* ². » Il y a été si fidèle, que ses meilleurs amis, après avoir passé plusieurs années avec lui, n'ont jamais su ni le lieu de sa naissance, ni la condition de ses parents, ni où il avait fait ses études, ni de quelle manière il avait passé les premières années de sa vie. Il semblait que, comme Melchisédech, il fût sans père, sans mère et sans généalogie, tant il était détaché de toutes les choses de la terre. L'on a seulement appris de son confesseur qu'il lui avait déclaré plusieurs fois que sa vocation à l'Oratoire était toute mi-

¹ Aujourd'hui dans le département du Var.

² Ps. XLIV, 14.

raculeuse, et qu'il n'y avait point de jour dans l'année qu'il ne remerciât Dieu, non seulement de l'y avoir appelé, mais encore de la manière dont il l'avait fait, avec des circonstances si extraordinaires, qu'il ne pouvait y penser sans être tout pénétré d'amour et de reconnaissance envers sa divine bonté.

Il y fut reçu à l'institution d'Aix par le P. de Rez, à qui Dieu fit connaître qu'il rendrait un jour de grands services à la Congrégation. C'est pourquoi il le prit en affection, et il en eut toujours un soin particulier; de son côté, le confrère Jacques Perrin eut une si grande confiance en ce Père, qu'il ne s'appliqua uniquement qu'à l'imiter et à suivre ses avis. Il était presque continuellement auprès de lui, récitait avec lui l'office, lui servait d'ordinaire la messe, l'accompagnait souvent quand il sortait de la maison. Il se distingua tellement, entre tous les autres confrères, par sa piété, sa prudence, sa soumission et sa régularité, qu'après qu'il fut prêtre au bout de cinq ou six ans, le P. de Rez le demanda pour être directeur à l'institution d'Aix. Il y revint¹ donc l'an 1651; et pendant quatorze ans de suite il eut soin de cette institution. Dieu donna tant de bénédiction à son travail, qu'il y éleva plusieurs saints prêtres qui ont beaucoup édifié la Congrégation, et dont quelques-uns ont été jugés capables de lui succéder dans cette fonction sainte, entre autres le P. Audifredy²; d'autres sont parvenus par leur mérite aux premières charges de la Congrégation, qu'ils ont remplies avec beaucoup de succès et d'édification. Le P. de Rez étant devenu paralytique, sourd et aveugle les dernières années de sa vie, notre bon prêtre en eut un

¹ Après son institution, on l'avait envoyé enseigner dans quelques collèges, et en 1649 faire sa théologie à Saumur (Bicaïs, II, p. 31).

² Voir sa *Vie*, t. II, p. 239.

soin particulier. Il était toute sa consolation. L'unique chose qui le toucha lorsqu'on lui envoya un ordre pour être directeur de l'institution de Lyon, l'an 1669¹, fut de le quitter. Mais la grâce l'avait tellement détaché de toutes choses qu'il obéit sans peine. Il était si rempli des exemples de vertu qu'il avait vu pratiquer à ce saint prêtre et des maximes spirituelles qu'il avait apprises de lui, qu'il en parlait continuellement aux Confrères et qu'il les leur proposait comme les règles les plus sûres et les plus saintes qu'ils pouvaient suivre dans leur conduite.

Il trouva dans la maison de Lyon plusieurs personnes d'une vertu consommée, qui furent les PP. Charles Jolly², Claude Mitouart, Nicolas Amaury³ et le confrère Jean Ledoux⁴, qui avaient été élevés sous le P. de Bérulle et sous le P. de Condren. Le P. Gabriel Leblanc⁵ en était supé-

¹ Le 15 juin (MM 380, p. 10).

² Charles Jolly, de Tournon (Vivaraire), était entré à l'Oratoire en 1623. Il passa presque toute sa vie, qui fut de quatre-vingts ans, à l'institution de Lyon, dont il édifiait tous les jeunes confrères par une vie toute de douceur, d'humilité, de patience, et dont il fut l'un des bienfaiteurs temporels. Il y mourut le 16 mai 1672.

³ Pour les PP. Mitouart et Amaury, voir leurs *Vies*, t. II.

⁴ Jean Ledoux, fils d'un riche marchand de Tours, entra à l'Oratoire à un âge assez avancé. Il ne voulut jamais, par humilité, recevoir aucun ordre sacré. Il mourut à Lyon le 17 mars 1670, après une vie très pénitente et très mortifiée.

⁵ Il y eut trois frères Leblanc qui se firent Oratoriens. L'aîné, dont il est question ici, s'appelait *Gabriel-Marseille* : Gabriel du nom de son parrain, Marseille du nom de sa marraine, « parce que, dit Batterel, étant venu au monde une année que son père était consul de Marseille, il fut, selon ce qui se pratique en pareil cas dans ce pays-là, tenu sur les fonds au nom de la ville. » Le P. Leblanc, entré à l'Oratoire en 1636, fut successivement professeur à Pezenas, à Marseille. Après sa théologie, on l'employa à la prédication, et il y réussit assez pour qu'on le fit monter

rieur ; c'était un homme d'un mérite distingué, célèbre prédicateur et grand directeur en qui plusieurs personnes de qualité avaient beaucoup de confiance, qui a rendu de grands services à la Congrégation et en particulier à la maison de Lyon, où il est mort âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Le confrère Jean Ledoux fut si humble, que jamais il n'a voulu recevoir aucun ordre. Il parlait très peu. Il était presque tout le jour en prières ; il exerçait sur lui des austérités excessives, quoiqu'il fût sujet à de fréquentes maladies. Il mourut entre les mains de notre bon prêtre, qui l'assista jusqu'au dernier soupir. Il en avait tant d'estime, qu'il l'honorait après sa mort comme un saint, et qu'il a voulu garder toute sa vie son chapelet comme une précieuse relique. Il était âgé d'environ soixante ans, dont il en avait passé plus de trente dans la Congrégation.

Le principal soin du P. Perrin fut d'apprendre aux confrères de l'institution leur religion, ce que très peu de chrétiens savent dans le siècle où nous sommes, de les former dans les principes d'une solide piété, de leur donner une véritable connaissance de Dieu, de JÉSUS-CHRIST, de la sainte Vierge et de l'Église, de leur faire comprendre quelle était la fin et l'esprit de la vocation de l'Oratoire, quelle devait être la vie de ceux qui y étaient appelés, quels en étaient les règlements et quelles étaient les dispositions saintes avec lesquelles il fallait les pratiquer ; et enfin de leur donner une haute idée de la dignité, de la sainteté et des fonctions du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST. Il ne se contentait pas de leur faire plusieurs conférences pendant l'année, mais sachant qu'on

bientôt dans les principales chaires de Paris et de la province. Il résidait habituellement à Lyon, dont il fut plusieurs fois supérieur, en même temps que visiteur. Il y mourut « avec beaucoup de sentiments de piété et d'humilité », le 20 mars 1703.

oublie facilement dans la suite du temps ce qu'on a ouï, il composa un traité de la science des saints ou de la science du salut, qu'il leur faisait copier pendant leur institution, où toutes ces vérités sont très bien expliquées et réduites en méditations¹, afin qu'ils pussent les avoir continuellement devant les yeux, y faire de sérieuses réflexions et les imprimer plus facilement dans leurs esprits.

Il leur inspirait encore beaucoup l'amour pour la prière et pour la retraite, croyant ces deux choses inséparables. « La plupart, disait-il, ne se dissipent et ne se « répandent au dehors que parce qu'ils n'aiment point la « solitude. Ce n'est pas peu qu'un confrère pendant son « institution s'accoutume à garder sa chambre ; si pendant cette année il ne peut s'en faire une habitude, il « est très difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il « reste dans l'Oratoire ; car de là il arrive qu'il ne peut « garder le silence, qui nous est si recommandé dans nos « règlements, ni s'appliquer à l'étude, ni encore moins « à la prière ; qu'il perd le temps à causer et à dérégler « les autres, et qu'il devient enfin le scandale d'une maison. Tous les jeunes gens, ajoutait-il, sont naturellement remuants et ont peine de demeurer longtemps « dans une place ; ils viennent dans l'institution avec « tous les défauts de leur âge, et ils n'y apportent d'ordinaire que des obstacles à la vertu ; il est donc du devoir d'un directeur de leur faire prendre de bonnes habitudes, autrement ils en sortent comme ils y sont « entrés. » Or la principale et le fondement de toutes les bonnes habitudes, selon son avis, c'était l'amour de la

¹ Ces méditations sont-elles les *Exercices spirituels pour la Congrégation de l'Oratoire* qui sont conservées à la Bibliothèque nationale, *Supplém. fr.*, n° 3136 ?

solitude; c'est pourquoi il estimait particulièrement l'institution de Lyon, où les confrères ne sont point chargés d'offices extraordinaires, et où ils ont plus de temps pour s'accoutumer à garder leurs chambres, et ce n'était point son sentiment que les jours de fêtes solennelles, au lieu d'être plus recueillis, ils fussent presque tout le jour en mouvement et en action depuis le matin jusqu'au soir.

Entre le nombre de confrères qui, pendant les quarante-sept ans qu'il a été directeur, sont sortis de l'institution pour retourner au siècle, il disait que la plupart lui avaient avoué que rien ne leur était plus insupportable que le silence et la solitude; que le jeûne, la discipline et tous les autres exercices de mortification et de pénitence qui s'y pratiquaient, ne leur faisaient aucune peine; mais qu'ils ne pouvaient se résoudre à passer toute leur vie dans une semblable retraite et à demeurer des heures entières enfermés dans leurs chambres. C'est pourquoi il s'appliquait singulièrement à découvrir quel était le fond d'esprit et le caractère de ceux qui se présentaient :

S'ils n'étaient point légers, inquiets, peu maîtres d'eux-mêmes, prompts, colères, remuants, ne pouvant presque demeurer un quart d'heure dans une place;

S'ils n'avaient point déjà été dans quelque autre communauté religieuse ou ecclésiastique, d'où ils étaient sortis et avaient été renvoyés;

Si dans les conversations ils étaient gais, ouverts, civils et honnêtes, prenant tout en bonne part, ne se fâchant de rien;

Ou si, au contraire, ils n'étaient point des esprits de travers, cachés, tristes, couverts, toujours mécontents et se plaignant sans cesse ou se portant tantôt à un excès, tantôt à un autre;

S'ils n'étaient point remplis d'eux-mêmes, se louant continuellement, méprisant les autres, ne trouvant rien bien fait que ce qu'ils faisaient, et affectant de passer pour des hommes d'esprit et de qualité.

« Toutes ces sortes de personnes, disait-il, ne sont « point propres pour l'Oratoire; » et il était toujours d'avis qu'on les renvoyât de leur institution sans les envoyer en d'autres maisons, où le plus souvent ils ne faisaient que de la peine et du scandale. Il était convaincu plus que personne que l'affaire la plus importante pour le bien de la Congrégation était de faire un choix juste des confrères pendant leur institution, et de n'admettre que ceux qui y étaient propres, sans aucune considération de vues d'hommes ou d'intérêts particuliers, et que par faute d'être exact en ce point, il en arrivait de grands désordres.

Outre la retraite de dix jours au commencement et à la fin de l'année que les confrères faisaient, le P. Perrin les obligeait tous les mois à une retraite d'un jour, et tous les trois mois à une de trois jours, avec une confession extraordinaire depuis la dernière; il leur recommandait d'avoir un livre destiné à cet usage, où d'un côté ils écriraient le jour de leur retraite, les principaux défauts dans lesquels ils étaient tombés pendant le mois, et de l'autre les résolutions contraires pour s'en corriger. Sur quoi il les avertissait de deux choses : la première, que cette pratique était très utile pour se corriger de ses défauts et s'avancer dans la vertu; et la seconde, que quoique pendant plusieurs mois et peut-être pendant plusieurs années ils remarquassent toujours en eux les mêmes défauts, et que par conséquent ils prissent aussi les mêmes résolutions, cela ne devait point les rebuter ni leur faire croire que cette pratique leur fût inutile, puisque au contraire elle servait à les humilier devant Dieu,

voyant le peu de profit qu'ils faisaient dans la vertu. Il les accoutumait à persévérer dans la prière. « Combien « il y a même de saints, disait-il, à qui Dieu n'a voulu « accorder des grâces qu'après des dix et vingt années « de persévérance dans la prière. » Il ajoutait que l'expérience lui avait fait connaître que tous les confrères qui avaient été fidèles à cette pratique avaient fait de grands progrès dans la vertu, et que la plupart de ceux, au contraire, qui l'avaient négligée s'étaient beaucoup relâchés, et que quelques-uns même lui avaient avoué qu'ils n'avaient perdu leur vocation que pour y avoir été infidèles.

Il était très charitable pour les confrères ; ils avaient une entière liberté d'aller le trouver à toute heure et à tout moment en sa chambre pour lui découvrir leurs peines et leurs difficultés, et quelque importuns qu'ils fussent, il les écoutait toujours avec une douceur et une patience admirables, et ne les renvoyait jamais qu'ils ne fussent contents.

Il avait un grand zèle pour faire observer les règlements dans toute leur exactitude ; c'est pour ce sujet qu'il défendait tout exercice de dévotion, quelque bon et saint qu'il parût, quand il ne s'accordait pas avec la pratique des règlements.

Il avait soin sur toutes choses qu'on suivît ponctuellement la communauté. « Cette pratique, disait-il, « renferme des trésors de mérite quand on y est fidèle. »

Toutes les semaines il visitait chaque confrère en sa chambre pour lui faire rendre compte de son intérieur. Les principaux points sur lesquels il les examinait étaient les suivants :

1^o S'ils étaient contents dans leur vocation ; s'ils n'avaient point de peines d'esprit et de tentations sur le choix de vie qu'ils avaient embrassé, et s'ils espéraient

qu'avec la grâce de Dieu ils pourraient y persévérer dans la ferveur et la fidélité aux règlements.

2^o S'ils concevaient bien quelle était la fin de l'établissement de la Congrégation ; quel en était l'esprit et la vertu spéciale, et quelle devait être la vie de ceux qui y étaient appelés ; s'ils en avaient une grande estime, et s'ils étaient dans une ferme et sincère résolution d'en remplir tous les devoirs.

3^o S'ils se plaisaient aux exercices de piété qui s'y pratiquent, surtout à l'oraison mentale ; s'ils y trouvaient du goût, ou s'ils avaient de la peine de s'y appliquer ; s'ils y éprouvaient des sécheresses ou des consolations spirituelles.

4^o S'ils n'étaient point trop occupés de la pensée et de l'amour de leur pays, de leurs parents ou de leurs amis, et s'ils n'étaient point fâchés de les avoir quittés.

5^o Si la solitude ne leur faisait point de peine ; s'ils aimaient la lecture des livres de piété, et s'ils pourraient s'accoutumer à passer leur vie dans la retraite.

Dans la dernière retraite qu'ils faisaient à la fin de leur institution, il leur conseillait de prendre cinq résolutions dont il croyait que dépendait tout leur bonheur dans le temps et dans l'éternité.

La première était d'avoir une volonté déterminée et inviolable de se consacrer à Dieu pour toute leur vie dans la Congrégation et d'y persévérer jusqu'à la mort, sans jamais adhérer à aucune pensée ni tentation contraire, sous quelque prétexte que ce pût être, soit d'une vie plus austère, soit par un plus grand zèle pour le salut des âmes. Il disait qu'on devait faire dans l'Oratoire, à la fin de l'institution, *in proposito*, par un ferme propos, ce que font les religieux à la fin de leur noviciat, *in voto*, par les vœux solennels.

La seconde était de s'appliquer avec zèle pour acquérir

l'esprit de piété de la Congrégation, qui est l'honneur et l'amour spécial de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et de sa très sainte mère, d'avoir une haute estime de notre vocation, qui nous oblige à ce devoir.

La troisième était de garder toute leur vie avec estime et amour, et une exactitude très ponctuelle, tous les règlements de la communauté, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, et de ne jamais s'en dispenser sans une véritable nécessité et la permission de leurs supérieurs.

La quatrième était de demander souvent à Dieu dans leurs prières les principales dispositions de la Congrégation, qui sont : 1^o une humilité sincère et une véritable docilité d'esprit ; 2^o une obéissance simple, humble et fidèle ; 3^o un esprit de dévotion et une ferveur dans l'amour de JÉSUS-CHRIST ; 4^o un zèle pour le service de l'Église, pour la sainteté du clergé et le salut des âmes ; 5^o un grand soin de la modestie et de l'édification extérieure.

La cinquième enfin était de s'abandonner sans réserve avec une entière indifférence des lieux de leur demeure, des emplois, des occupations et des personnes, sous et avec lesquelles ils doivent vivre, se résignant entièrement, sans réplique et sans murmure, à la sainte volonté de Dieu par celle de leurs supérieurs.

Il leur recommandait encore de renouveler ces résolutions dans toutes leurs retraites de chaque mois, et tous les ans à l'anniversaire du jour où ils avaient été reçus dans la Congrégation.

Ses soins et sa charité s'étendaient même au delà de l'année de leur institution ; car il prévoyait tous les dangers et les occasions où ils pouvaient se dérégler ou se relâcher, et il leur donnait par écrit des précautions, qui étaient autant d'avis salutaires pour se conserver dans la piété et la ferveur qu'ils avaient prises dans leur institution.

« Soit que vous étudiez, soit que vous enseigniez, leur
« marquait-il, préférez toujours vos règlements et votre
« devoir intérieur à toutes autres choses. Ayez pour lors
« plus de confusion de n'être pas bon écolier de JÉSUS-
« CHRIST que de Platon ou d'Aristote, puisque vous sa-
« vez qu'au jour du jugement on ne vous demandera
« pas si vous avez bien lu ou entendu ces auteurs pro-
« fanes, mais si vous aurez pratiqué fidèlement ce qui
« est au livre de vie qui est JÉSUS-CHRIST Notre-Sei-
« gneur.

« Plus avancerez en âge, plus vous travaillerez à vous
« avancer dans la vertu, et surtout en la mortification
« intérieure et extérieure de vos sens, de peur que la
« mort naturelle ne vous surprenne avant que vous soyez
« entièrement morts à vous-mêmes, et que vous n'alliez
« paraître devant JÉSUS-CHRIST avant qu'il soit parfaite-
« ment formé en vous et qu'il y vive par la grâce et son
« esprit. Prenez donc garde de ne point tomber dans
« cette erreur pernicieuse, de croire que la mortification
« ne soit que pour les commençants et non pour les per-
« sonnes avancées en âge, comme s'il suffisait de se
« donner à Dieu pendant un an avec ferveur pour
« être ensuite lâches à son service tout le reste de sa
« vie.

« Ayez un soin extrême de bien employer le temps et
« de n'en pas perdre un seul moment, si vous le pou-
« vez ; fuyez courageusement tout ce qui pourrait vous
« détourner tant soit peu de votre devoir. Le temps pres-
« crit pour la conversation étant fini, rendez-vous au
« plus tôt où votre devoir vous appelle. Cette exactitude
« fera que vous aurez du temps de reste pour vaquer à
« la prière, à la lecture sainte et à votre étude.

« Quand vous étudiez, soyez soigneux d'élever souvent
« votre esprit et votre cœur à Dieu pour lui demander la

« lumière et l'intelligence nécessaires pour comprendre ce
« que vous lisez, et son amour pour en faire un saint
« usage. Puisque vous savez que sans une grâce particu-
« lière de Dieu vous ne pouvez que faire un mauvais
« usage de tout, mais particulièrement de la science, en
« l'honneur de l'obéissance que Notre-Seigneur JÉSUS-
« CHRIST a rendue à son Père, à la sainte Vierge, à saint
« Joseph et même à Pilate, jusque-là qu'il a mieux
« aimé perdre la vie que l'obéissance, révérez son auto-
« rité en vos supérieurs et obéissez-leur humblement et
« sans réplique comme à JÉSUS-CHRIST. » Tels étaient les
avis salutaires qu'il donnait aux confrères quand ils sor-
taient de l'institution pour aller en quelque autre
maison.

L'institution de Paris étant la plus considérable et la plus nombreuse de tout l'Oratoire, le P. de Sainte-Marthe crut qu'il fallait y mettre pour directeur celui qui était généralement estimé dans la Congrégation pour le plus vertueux, le plus éclairé et le plus expérimenté dans la conduite des âmes. Il jeta donc les yeux sur le P. Perrin, et il lui envoya un ordre, l'an 1675¹, pour s'y rendre et y prendre la conduite des confrères. Paris, qui est l'objet de l'ambition ou du moins des désirs de toutes les personnes d'esprit des provinces, et souvent même des personnes de piété les plus saintes, n'eut rien de charmant pour lui ; il y fut mort et insensible à tout ce que les autres admirent. Dieu seul et son devoir furent toutes les occupations de son cœur, de son esprit et de ses prières ; et il y vécut dans une aussi profonde solitude que s'il avait été enfermé en quelque lieu de la Thébàïde. Il y passa six ans de la sorte, au bout desquels se sentant septuagénaire, il témoigna le désir

¹ Le 27 septembre (MM 582, p. 72).

qu'il avait de retourner en Provence, dans l'institution d'Aix, pour y employer le peu de temps qui lui restait à se disposer à la mort. L'estime qu'on avait pour lui et pour les grands services qu'il avait rendus à la Congrégation fit que l'on n'hésita pas un moment de lui accorder ce qu'il souhaitait. Il eut la consolation de dire tous les jours la sainte messe et de faire la méditation, la lecture de piété, les examens du matin et du soir et tous les autres exercices, avec autant d'exactitude que s'il avait été dans une maison d'institution.

Il ne remporta de Paris en Provence qu'un oubli général de tout ce qu'il avait vu. Il reprit la direction des confrères, qu'il a continuée jusqu'à la fin de ses jours avec autant de ferveur que s'il n'avait eu que trente ans.

L'un des principes sur lesquels il réglait toute sa vie était de faire de jour en jour de nouveaux retranchements sur lui-même, quant à l'usage des créatures. Dans cet esprit, il se privait presque complètement de la douceur du repos et du sommeil; mortification d'autant plus grande, que non seulement elle fatigue le corps, mais encore qu'elle rend souvent l'esprit incapable de vaquer à ses fonctions, même à la prière et à l'étude. Dans le même esprit, il se priva plus de quinze ans avant sa mort de la conversation après les repas, et il s'abstint même de se chauffer pendant les grandes rigueurs de l'hiver, dans un âge où les autres ont besoin d'être toujours auprès du feu.

Il usait des moindres choses qui lui arrivaient pour honorer Dieu, ménageant tout pour s'élever continuellement à lui; on lui a ouï dire qu'il fallait offrir actuellement à Dieu jusqu'à une piqure d'épingle. Il avait ce don particulier, que toutes les créatures lui étaient autant de moyens pour l'unir à Dieu. Son cœur était telle-

ment rempli de son amour, que rien n'était capable de l'en distraire, et il aurait pu s'écrier avec saint Paul : « *Quis me separabit a charitate Dei, neque mors neque vita*¹ ; « rien, ni actions, ni souffrances, ni honneurs, ni disgrâces, ni consolations, ni dégoûts, ni maladies, ni santé. » Il savait faire un usage très saint de tout cela. De sorte qu'on disait de lui qu'il était plus appliqué à Dieu dans les actions animales, comme le boire et le manger, que les autres même ne le sont dans l'oraison. Il avait reçu un si grand amour de la prière, qu'on lui a ouï dire qu'il aurait prié près de vingt-quatre heures par jour sans se fatiguer. Sur la fin de sa vie, il était une grande partie du jour devant le saint Sacrement. Il y récitait tout son bréviaire, et enfin il était si pénétré et si occupé de Dieu, qu'il n'était plus capable de s'entretenir des choses de la terre. Ce qui était cause qu'il parlait très peu quand il se trouvait en quelque compagnie.

L'on a toujours remarqué en lui, depuis son entrée en l'Oratoire, une grande uniformité de vie ; il faisait chaque jour aux mêmes heures les mêmes actions, et ne pouvait se résoudre à les changer sans une véritable nécessité et des raisons très importantes. Il croyait qu'on honorait Dieu par ce moyen, en évitant la légèreté d'esprit qui est si naturelle à l'homme et en mortifiant la nature, qui n'aime point cette contrainte. C'était une de ses maximes qu'il ne fallait jamais laisser les obligations de son emploi pour vaquer aux œuvres de surérogation. C'est pourquoi il était si ponctuel à tous les exercices de la communauté, qu'on a remarqué souvent qu'en lisant dans le jardin il fermait son livre au premier coup de la cloche pour se rendre au lieu où elle l'appelait. Il recommandait aux confrères cette exactitude, « parce que, disait-

¹ Aux Romains, VIII, 35.

« il, *qui modica spernit, paulatim decidet*¹, celui qui néglige aujourd'hui une petite chose, en négligera demain une plus grande ; ensuite de la négligence il passera au mépris, du mépris au relâchement, et du relâchement il tombera infailliblement dans le dérèglement et le scandale. Dieu nous témoigne assez, ajoutait-il, combien il demande de nous cette exactitude et cette ponctualité aux moindres choses, lorsque, dans l'Écriture, il nous assure que ce sera principalement ce qu'il récompensera en nous, *quia in modica fuisti fidelis, super multa te constituam*². »

L'on peut assurer, sans danger de se tromper, qu'après le pieux cardinal de Bérulle, il n'y a eu personne dans l'Oratoire qui ait mieux connu JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur que ce bon prêtre, ni qui en ait parlé plus solidement et avec plus d'élévation et d'onction. Pour en être pleinement convaincu ; il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit dans la huitième journée de son *Traité de la science des saints*³ ; car après avoir montré l'obligation que tout chrétien a de connaître JÉSUS-CHRIST, la voie pour le connaître, et qu'elle en est la sainte et salutaire connaissance, il rapporte l'état éternel de JÉSUS-CHRIST, qui n'a ni commencement ni fin ; son état temporel, qui a commencé au moment de son Incarnation et qui a fini à celui de sa mort, avec tous les différents mystères qu'il renferme ; son état glorieux et céleste, qui a commencé au moment de sa Résurrection et de son Ascension, et qui durera éternellement ; et enfin ses qualités et ses offices envers nous. Tout cela est traité d'une manière si sainte

¹ Eccles. xix, 1.

² Saint Matth., xxv, 21.

³ Ce traité, dont il a déjà été question plus haut, était conservé, nous apprend le P. Bicaïs, dans la maison de Notre-Dame-des-Anges. Nous n'avons pu savoir ce qu'il est devenu.

et d'un style si plein d'onction, qu'il est impossible de le lire qu'on ne sente son cœur échauffé de l'amour de ce divin Sauveur et qu'on n'entre dans des sentiments de religion, de foi, d'espérance et d'adoration pour lui. Il savait que la congrégation de l'Oratoire fait une profession particulière de piété envers JÉSUS-CHRIST, et qu'elle a été donnée de Dieu à son Église dans ces derniers temps pour en renouveler la connaissance et la dévotion ; aussi s'appliquait-il singulièrement à inspirer aux confrères pendant leur institution une haute connaissance et une véritable et solide piété. On lisait sur son visage la joie qu'il avait de leur en parler. Il leur apprenait à vivre dans un continuél regard envers cet adorable Sauveur, à lui rapporter toutes leurs actions et leurs paroles, et à l'envisager dans tout ce qu'ils faisaient comme leur principe, leur modèle et leur fin. Ce grand amour qu'il avait pour JÉSUS-CHRIST lui faisait trouver un plaisir singulier à lire les ouvrages du cardinal de Bérulle, et il ne laissait passer aucun jour qu'il n'en lût quelques pages.

Mais la vive foi dont le P. Perrin était animé pour JÉSUS paraissait singulièrement lorsqu'il allait à l'autel. Tous ses sens intérieurs et extérieurs en étaient tellement occupés, que rien n'était capable pour lors de lui donner la moindre distraction, et qu'il ne connaissait ni ne voyait quasi pas les objets qui se présentaient devant lui ; et il n'y a personne qui, en le considérant, ne l'eût pris pour un homme extasié. Qui pourrait nous exprimer les mouvements de son cœur et les consolations intérieures de son âme dans le temps précieux de la communion ! Tout ce que nous en pouvons dire est qu'après la joie dont les bienheureux jouissent dans le ciel, on ne peut pas en concevoir une plus grande que celle qu'il ressentait dans toute son âme pendant ce temps, et l'on ne doute point que son humilité ne lui ait inspiré de demander souvent

à Dieu qu'elle ne parût point au dehors par des extases, comme il est arrivé à plusieurs saints; car il avait un soin singulier d'éviter tout ce qui est éclatant et qui peut rendre un homme recommandable dans le monde. Il n'a manqué que trois ou quatre fois en toute sa vie à dire la sainte messe, excepté dans sa dernière maladie, où il fut atteint d'une paralysie qui, le rendant perclus de tout son corps, lui ôta le pouvoir d'agir, laquelle lui dura jusqu'à la mort. Il fut attaqué quelques années auparavant de trois maladies, qui selon le jugement des médecins étaient toutes mortelles; cependant il ne laissa pas, nonobstant tous ses maux, d'aller tous les jours à l'autel pour y célébrer. Ce qui ne causa pas peu d'admiration au médecin qui le traitait. Lorsqu'en voyage il a été privé de la dire, ce qui n'est arrivé, comme nous avons marqué ci-dessus, que trois ou quatre fois tout au plus, on le voyait tout le reste du jour triste et abattu, et ne pouvant presque parler.

La véritable dévotion pour JÉSUS-CHRIST est inséparable de celle de la sainte Vierge. Notre bon prêtre ne pouvait pas en avoir une si grande pour ce divin Sauveur, qu'il n'en eût à proportion une singulière pour sa Bienheureuse Mère. Il en faisait même une profession publique, car il portait toujours son chapelet à sa ceinture; il le récitait tous les jours et jeûnait tous les samedis à son honneur. Il en recommandait beaucoup la dévotion aux jeunes gens, pour obtenir par son intercession le don de la pureté. Il disait que l'Homme-Dieu et la Mère de Dieu sont si étroitement liés ensemble, que la connaissance de l'un dépend de la connaissance de l'autre, qu'on ne peut connaître la Mère sans le Fils, ni le Fils sans la Mère, et que la véritable et parfaite connaissance de la sainte Vierge consiste à connaître ce qu'elle est à JÉSUS-CHRIST et ce que JÉSUS-CHRIST lui est. Il ajoutait encore qu'il y

à trois objets de la foi et de la piété chrétienne : le premier et le principal est la très sainte et adorable Trinité ; le second est JÉSUS-CHRIST, et le troisième est la très sainte Vierge sa très digne Mère ; et qu'après la connaissance d'un Dieu en trois personnes et de l'Homme-Dieu JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, nulle connaissance n'est plus nécessaire, ni plus utile, ni plus excellente que celle de la Mère de Dieu.

Il était extrêmement laborieux ; il avait continué son application au travail jusqu'à la dernière maladie. Aussitôt après le repas, il s'appliquait à la lecture avec une parfaite liberté d'esprit. Un peu auparavant qu'il fût entièrement paralytique, il avait fait provision d'une rame de papier qu'il avait dessein de remplir de deux ouvrages qu'il composait pour l'utilité des confrères de l'institution : l'un qui comprenait *la science du salut* en forme de conférence, et l'autre la *vie de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur*. Ces deux ouvrages importants sont demeurés par malheur imparfaits¹. Il n'a pas perdu un quart d'heure de temps pendant soixante ans qu'il a été de l'Oratoire, ainsi qu'il l'avoua lui-même, quelques années avant qu'il mourût, à un de ses parents qui était entré dans l'Oratoire, afin de le porter à bien employer son temps. Des personnes de foi et de probité qui ont demeuré plus de vingt-cinq ans avec lui assurent que cela est très vrai, et que, l'ayant examiné de fort près, ils n'ont pas vu qu'il ait fait une action inutile ni prononcé une parole oiseuse ; aussi était-il extrêmement appliqué à veiller sur lui-même.

Il avait un si grand amour pour la pauvreté, qu'il ne portait point d'habits, de robes, ni de soutanes, qu'elles ne fussent demi-usées, et qu'elles n'eussent déjà servi à

¹ Nous ne savons ce que ces essais sont devenus.

d'autres avant lui. Autant que naturellement le commun des hommes a de plaisir d'avoir des habits neufs, autant en prenait-il à en porter de vieux. Il en agissait de même pour toutes les autres choses qui étaient à son usage. L'amour de cette vertu faisait qu'il avait scrupule d'user de la moindre créature sans une nécessité véritable, ne donnant jamais rien à la superfluité; il n'avait rien en propre, ni livres, ni habits, ni meubles. Il ne se servait que de ceux de la communauté. Il disait qu'il y avait une grâce particulière attachée à cette pratique, et que rien n'était plus dangereux pour une personne que Dieu a retirée du monde pour la consacrer entièrement à son service que d'aimer les singularités; que puisque Dieu veut que nous nous désappropriions des choses qui sont à notre usage, que comme le premier vœu des religions était la pauvreté, aussi la première vertu et la première résolution de l'Oratoire était la désappropriation; que les premiers prêtres de l'Oratoire s'étaient rendus recommandables par cet esprit de pauvreté; que nous devons les imiter, puisque nous avons le bonheur d'être leurs enfants et leurs successeurs. Il avait aussi une simplicité d'enfant, on lui aurait fait croire tout ce qu'on aurait voulu; cette vertu produisait en lui une espèce d'impuissance à juger désavantageusement de son prochain et de ses actions.

Sa patience a particulièrement éclaté dans sa dernière maladie, qui dura six mois entiers, pendant lesquels il souffrit de très violentes douleurs et se vit réduit à se faire rendre les services les plus bas, ne pouvant s'aider lui-même en la moindre chose. Cependant on n'a jamais remarqué en lui la moindre impatience, ni qu'il ne se soit jamais plaint. Il était toujours égal, toujours appliqué à Dieu, et toujours soumis à sa volonté pour toutes sortes d'événements.

Il avait demandé à Dieu de mourir de mort soudaine, par principe de charité, pour ne pas faire de la peine à personne; mais Dieu a voulu qu'il ait rendu une grande charité à toute la Congrégation par les exemples de patience, de soumission et de piété qu'il a laissés en mourant. Il tomba malade le 23 juillet 1704, et il mourut le 26 janvier 1705, sur les six heures du matin.

Depuis sa mort on a appris, de personnes dignes de foi et désintéressées, une action mémorable qui peut passer pour un miracle d'autant plus éclatant qu'il est plus rare en ce temps.

Une personne très riche, n'ayant point d'enfants, se confessait à lui depuis plusieurs années. Étant déjà fort âgée et infirme, elle pensa à faire son testament et à disposer de tout son bien en œuvres pieuses, en faveur des pauvres et des églises. Elle en dressa le projet, où, entre autres articles, elle donnait une somme fort considérable à la maison de l'Oratoire d'Aix. Comme elle ne faisait rien d'important sans consulter son directeur, cette action étant la dernière de sa vie, elle crut en devoir consulter le P. Perrin. Elle lui apporta donc ce projet. Ce Père en approuva tous les articles; mais quand il vint à celui qui concernait la maison de l'Oratoire, il s'arrêta, leva les yeux au ciel et demeura quelque temps en prières. Puis il lui dit qu'il ne pouvait consentir à cet article, prit une plume et l'effaça. Cet homme, fort surpris, lui repartit qu'il lui avait tant d'obligations qu'il ne croyait pas devoir moins faire pour lui en témoigner sa reconnaissance. Alors le P. Perrin reprenant la parole, ajouta : « On croira dans le monde que je vous aurai
« inspiré cette pensée, et on en sera scandalisé avec rai-
« son. Il faut éviter ce scandale. Mais ce n'est pas l'uni-
« que raison qui m'oblige d'en agir de la sorte, c'est :
« 1^o que je vois que vous n'agissez que par un motif

« humain, et il faut faire toutes ses actions purement
« pour Dieu, et 2^o c'est que je recevrais comme les hypo-
« crites ma récompense dans ce monde, et j'aime mieux
« la recevoir de Dieu dans l'autre. » Plusieurs jours se
passèrent à disputer entre eux sur ce point. A la fin, le
pénitent lui demanda ce qu'il voulait qu'il fit de ce qu'il
donnait par son testament à la maison de l'Oratoire.
« Distribuez-le, dit-il, aux pauvres honteux de la ville. »
Il lui répondit : « Je sais qu'on inquiète beaucoup votre
« maison pour sa taxe des amortissements; du moins
« souffrez que la paye. — Faites, lui dit-il, ce que vous
« voudrez, mais je ne veux pas que nous ayons un seul
« denier de tout votre bien. Donnez-le aux partisans¹, si
« vous voulez, mais non pas à notre maison. »

Au bout de quelque temps, cet homme riche étant
mort, on crut qu'il avait laissé une bonne partie de ses
biens à la maison de l'Oratoire, d'autant qu'il avait sou-
vent témoigné à ses amis que c'était son dessein, et ses
parents, qui étaient des personnes de piété et amis de
l'Oratoire, n'en étaient point fâchés. Mais lorsqu'on pu-
blia son testament et qu'on trouva qu'il avait fait des
legs considérables à tous les hôpitaux et à toutes les com-
munautés, excepté à l'Oratoire, sinon qu'il avait chargé
son héritier de payer pour eux la taxe des amortisse-
ments aux partisans, tout le monde n'en fut pas moins
surpris qu'édifié. On en voulut savoir la raison, et on
sut que le P. Perrin l'en avait empêché de la manière
que nous venons de rapporter.

¹ On donnait autrefois ce nom à ceux qui avaient passé traité
avec le roi pour la levée de certains impôts, de certains revenus
de l'État.

148
R. P. BOUGEREL

Bibliog-Orat. T 1, p 458

Ms. de Montpellier

N° de la notice : 148.

Jacques Perrin

Jacques Perrin vint au monde à Carces, Diocèse de Fréjus. Son père était Balthazar Perrin et sa mère Françoise de Cortès. Il entra à l'Institution de Paris âgé de 24 ans, et fut reçu le 14 janvier 1645. Il était Docteur en Droit. Après avoir enseigné les humanités quelques années, il fut choisi pour être directeur de l'Institution de Paris, emploi qu'il remplit pendant 36 ans, à Paris, à Lyon et à Clermont, et sa haute piété le fit choisir par la reine mère pour être son confesseur. Il la confessa même pendant 33. temps. Mais les ennemis de la Congrégation ne purent le souffrir dans ce poste, et, par leurs intrigues, l'obligèrent de revenir en Provence. Il mourut à Clermont dans une grande odeur de piété en 1704, âgé de plus de 80 ans. L'abbé de Breteuil, premier président du Parlement de Provence disait que, s'il fallait canoniser quelqu'un en vie, il fallait commencer par le P. Perrin.

non en 1705

Ouvrages :

1^o - Mss. Vie de Jésus-Christ.

2^o - Mss. Une retraite pour les confrères

et plusieurs autres ouvrages de piété.

Il dormait dans la mistiguerie.

M. M. 610 p. 12 et M. M. 610, N. 97. (même chose)

Le Confrère Jacques Perrin, fils de Balthazar Perrin et de Françoise de Cortès, clerc, natif de Carces au Diocèse de Fréjus, âgé de 24 ans, fut reçu le 14 janvier 1645. Il est Docteur en Droit

Quelythe le 10 juin 1646

Listes des Assemblées

1648 Le Mans, oct.

M. M. 576¹⁶, le 18 août 1649
via à Sammut pour la théologie

1651 M. D. Des Ardilliers oct.

1654 Orléans

1658 Orléans

1661 "

1663 "

M. M. 580, M. 10, Du 15 juin 1665
prendra soin de diriger nos confrères à
l'Institution de Lyon

1666 Lyon

1669 "

1672 "

1675 "

M. M. 582, M. 72 Du 27 sept. 1675
Directeur de l'Institution de Paris

1678 Paris Institution

1681 " "

1684 Orléans

1685 "

1687 Orléans

1690 "

1693 "

1696 "

1699 "

1702 "

Nécrologe = Mort à Orléans, le 25 janvier 1705, dans une grande odeur de piété, qu'il avait répandue
partout où il avait été employé, particulièrement à la direction des confrères.

Bicaïs =

l'Oratoire de France = [Copie de la Bibl. N^{lle} C. II. p.
Mss. D' Aix, C. II, p. 31]

Jacques Perrin, natif du bourg de Carcis, au diocèse de Fréjus, devint membre de l'Oratoire en 1645 et en prit si bien l'esprit qu'après avoir fait sa théologie et enseigné 99 ans dans les collèges, il fut employé le reste de sa vie à former les jeunes clercs de la Congrégation d'Aix, Lyon et Paris. L'assiduité qu'il apporta toujours à cet emploi important, ses instructions et ses exemples attirèrent beaucoup de bénédictions sur l'œuvre qu'on lui avait confiée. La plupart des sujets qui passèrent par ses mains se sont distingués par leur piété et ont servi l'Eglise avec zèle. Ayant travaillé 6 ans à l'institution de Paris, l'amour de la patrie l'engagea à retourner en celle d'Aix, et quoiqu'il eût déjà atteint sa 64^e année, il y reprit ses fonctions de directeur avec autant de ferveur que s'il n'avait eu que 30 ans, sans que ses longs services, ni les infirmités inséparables de l'âge avancé auquel il parvint, l'aient jamais porté à s'en faire décharger. Semblable à un soldat qui tient à grand honneur de mourir pour la défense de la patrie et qui serait fâché d'être surpris par la mort dans le sein du repos, il ne croyait pas qu'il lui fût permis d'abandonner la charrue, tant que Dieu lui donnerait la force de la conduire. C'est ainsi que tous ceux qui savent que l'homme est né pour le travail, ne devraient penser à y renoncer que lorsque l'impuissance les y force.

C'est par discrétion que par humilité, le P. Perrin avait toujours évité d'être à charge à personne et la crainte qu'il avait de causer trop de peine, s'il lui arrivait d'être longtemps malade, lui fit désirer de mourir d'une mort prompt; mais il ne fut pas exaucé. Dieu, voulant qu'il joignît à l'exemple des vertus qu'il avait pratiquées, celui d'une soumission et d'une résignation à toute épreuve, lui envoya une maladie de 6 mois dans laquelle il souffrit, avec une patience et une piété vraiment dignes d'admiration les maux les plus douloureux. Il en avait été attaqué le 23 juillet 1704 et il succomba le 26 janvier 1705, âgé de 82 ans. Il mourut à Aix, dit le Nécrologe de l'Oratoire, dans une grande odeur de piété qu'il avait répandue partout où il avait été employé, particulièrement à la direction des confrères.

Une anecdote qui lui fait honneur, porte qu'un homme riche qui se confessait à lui, et qui était sans enfants, lui ayant fait voir un projet de testament dans lequel il laissait une somme assez considérable à la maison de l'Oratoire d'Aix, le Père en approuva tous les articles. Mais, quand il fut à celui-ci, il prit une plume et l'effaça. En vain le testateur alléguait que, lui ayant des obligations infinies, il ne croyait pas devoir moins faire pour lui en témoignet sa reconnaissance, le P. Perrin s'y opposa fortement, et il voulut absolument qu'il changât cette disposition en faveur des pauvres honteux de la ville. Le testateur répliqua: « Je sais qu'on inquiète votre maison pour des droits d'amortissement; souffrez que je le paie. » — « Faites, lui dit-il, ce que vous voudrez; mais je ne veux pas que nous ayons un seul denier de votre bien. » Les intentions de cet homme étant connues de toute la ville, on s'attendait que la maison de l'Oratoire hériterait d'une partie de ses biens et on fut

autant surpris qu'édifié, quand on sut, après sa mort, que c'était le Père Perrin qui avait fait retrancher ces legs.

Le Père a laissé qq. ouvrages mss., dont on connaît les suivants :

- (1° - Vie de N.S. J. C., ouvrage que l'auteur s'était proposé de faire imprimer et dont on ignore le sort.
- (2 - Les exercices spirituels de la science des saints pour une retraite de 10 jours, qui formerait un bon volume in-12.

Ces exercices avaient été dressés pour servir de lecture spirituelle, de matière de méditation et d'exercices de retraite à toutes les âmes qui ont un désir sincère de se convertir et de s'établir dans la solide piété. Mais le premier objet que l'auteur s'était proposé, était l'instruction des jeunes confrères de l'Oratoire tout il avait été longtemps discuté.

Cet ouvrage que l'on conserve dans la bibliothèque de la maison de N.D. des Anges, méritait de voir le jour et il aurait été reçu avec plaisir des gens de piété, surtout si quelqu'un avait voulu se donner la peine de reformer qq. tournures de phrases et les expressions surannées qui pouvaient blesser la délicatesse du goût moderne.

- (3 - L'auteur avait laissé encore d'autres mss., mais dont on ignore le sujet.

Ordre = Biblioth. des Ecrivains de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.684) t. IV, p. 138 =

Jacques Perrin, fils de Balthazard Perrin et de Françoise de Cortès, né à Carces, Dioc. de Fréjus, reçu le 14 janvier 1645, âgé de 24 ans. Il était docteur en droit. Prêtre en 1647, mort à Aix le 25 janvier 1705.

Le P. Perrin, curé de St Just, archiprêtre au diocèse de Montpellier fut mandé par l'intendant et mena à l' une lettre de cachet en février 1717.

Paul
Lettre du P. Perrin, prieur de St Just, archiprêtre du diocèse de Montpellier, avec grand nombre d'autres curés. Peu de jours après, M. de Basville manda ce Père, lui fit de fortes réprimandes sur la lettre qu'il avait signée et afficha de montrer une lettre de cachet qui ne devait avoir son effet qu'en cas de récidive.

Paul Perrin était neveu de Jacques

(Cri de la foi, t. II. p. 508)

Le Père Jacques Perrin qui a été un des plus saints prêtres de la Congrégation, vint au monde au village de Carces. Il enseigna les humanités quelques années à Montbrison, autant que je puis me souvenir de le lui avoir ouï dire. Il fut ensuite choisi pour être directeur de l'institution, emploi qu'il a rempli 56 ans, à Paris, à Lyon et à Perp. Sa haute piété l'avait fait choisir par la reine mère pour être son confesseur. Il la confessa même pendant qq. temps; mais les ennemis de la Congrégation ne purent le souffrir longtemps dans ce poste et par leurs intrigues l'obligèrent de venir en

Provence.

Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont restés mss. entre les mains du Père Paul Perrin, son neveu, aussi prêtre de l'Oratoire, curé de St Just et grand vicaire forain de d. de Montpellier, lequel s'est aussi distingué par sa piété et son savoir et qui est mort dans sa paroisse.

Les ouvrages du P. Jacques Perrin, qui sont venus à ma connaissance, sont :

- la vie de J. C. —
- une retraite pour les confrères de l'Institution.
- une retraite pour les gens engagés dans le monde.

Il mourut dans une grande odeur de piété à dix en 1705, âgé de 84 ou 85 ans. Il est peu de nos anciens prêtres qui n'aient été sous sa direction. Ils pourront vous en apprendre bien des particularités surtout le Père Merindol.

(du P. Bougarrel)

Ordre ajouté : Il y a dans la Bibliothèque de l'Oratoire en mss : Exercices spirituels par le P. Perrin.

- les mêmes, bien peints.
- les mêmes,
- les mêmes avec un ardentissement aux Confrères de l'Institution, 2 vol. in 8.

Cloyseault : Mémoires, p. 295-299 =

Le Père Jacques Perrin vint au monde au mois de janvier de l'année 1620. C'est dans le Diocèse de Fréjus, éloigné d'une lieue de N.D. de Grâces en Provence, que fut le lieu de sa naissance : à Carces.

Il entra dans l'Oratoire à l'âge de 25 ans, environ l'an 1645. C'est tout ce qu'on a pu savoir des premières années de sa vie. C'était en effet une de ses maximes qu'il ne fallait jamais parler, ni de soi, ni de son pays. La première chose, disait-il, que Dieu demande d'une âme, quand il l'appelle à son service, est d'oublier sa maison et celle de son père « obliuiscere domum patris tui et domum patris tui ». Il y a été si fidèle que ses meilleurs amis, après avoir passé plusieurs années avec lui, n'ont jamais su ni le lieu de sa naissance, ni la condition de ses parents, ni où il avait fait ses études, ni de quelle manière il avait passé les premières années de sa vie. Il semblait que, comme Melchisédech, il fut sans père, sans mère et sans gentilité, tant il était détaché de toutes les choses de la vie. On a seulement appris de son confesseur qu'il lui avait déclaré plusieurs fois que sa vocation à l'Oratoire était toute miraculeuse et qu'il n'y avait point de jour dans l'année qu'il n'en remercia Dieu, non seulement de l'y avoir appelé, mais encore de la manière dont il l'avait fait avec des circonstances si extraordinaires qu'il ne pouvait y penser sans en être tout pénétré d'amour et de reconnaissance envers sa Divine bonté.

Sa mémoire doit être en singulière vénération dans la Congrégation : il a été directeur dans les 3 Institutions de Paris, Lyon et Albi pendant l'espace de 47 ans et il y a maintenant très peu de prêtres de l'Oratoire qui n'aient été élevés sous sa conduite. C'était un homme fort intérieur, mort aux créatures, toujours recueilli et appliqué à Dieu, d'une exactitude inviolable jusqu'aux moindres réglemens ; plein de douceur et de charité pour les confrères, compatissant à toutes leurs infirmités, pourvoyant à tous leurs besoins, veillant sur leur conduite avec un soin infatigable, zélé pour leur avancement dans la perfection de leur état, sachant toutes les règles de la plus solide spiritualité ; parlant de Dieu avec une onction et une facilité merveilleuse, sans scrupule, sans affectation et sans contrainte ; humble envers tout le monde, patient dans ses maladies, mortifié dans ses repas, fervent dans ses prières et toujours égal à lui-même ; en un mot, un saint prêtre et le plus parfait Directeur de son siècle.

Il avait le front large, les yeux noirs et un peu enfoncés, le visage long, les joues maigres, le menton pointu et la taille un peu au-dessus de la médiocre. Il était d'un tempérament vif, aimant le travail,

et toujours prêt à rendre service à tout le monde.

Sa vie est décrite dans le 3^e Tome des Vies des Pères de l'Oratoire.

Il mourut à dix le 25 janvier 1705.

Bibliothèque de Poitiers, Rayon des manuscrits

219 - Logica, 1696, 1 vol papier 4280, f. 193.

Ch. M. 608, p. 52, N° 756 =

Le Confesseur Jacques Perrin, né à Carcès diocèse Trejus, 24 ans
fils de Balthazard Perrin, chirurgien et Françoise de Cortès
reçu et prit la robe à Paris le 14 janvier 1645.

Ch. M. 607, 2^e catalogue, N° 704 =

Jacques Perrin du diocèse de Trejus, entré à Paris en 1645, prêtre, mort en 1705
